

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Maxime REYMOND

Causerie littéraire : La nuit des Quatre-Temps

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1902, tome 4, p. 112-116

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## CAUSERIE LITTÉRAIRE

### La nuit des Quatre-Temps.

Un jeune écrivain vaudois, M. René Morax, vient de faire représenter à Morges, à Lausanne et à Vevey un drame qui a obtenu partout un vif succès. Cette pièce a une réelle valeur. Comme elle repose sur une légende du Haut-Valais, il ne sera pas déplacé d'en parler ici.

L'intrigue est simple.

Carl Platten - le fils d'Elisa Platten, qui tient l'auberge d'Ernen - a perdu sa fiancée, Monique, il y a trois mois. Il est inconsolable de sa mort. Elle seule est présente à sa pensée. Il rapporte tout ce qu'il entend, tout ce qui l'entoure à l'objet de son affection. Il se souvient avec amertume que sa mère, un moment, mit quelque entrave à son amour. Il se plaint des jeunes gens du village qui disent que Monique n'était pas l'être idéal rêvé par lui.

La première scène se déroule à l'auberge. Des vieux, Johann, Jost, jouent au tarot, et tout en jouant cherchent à convaincre un de leurs partenaires, Oberhaus, - incrédule parce qu'il a fréquenté à l'étranger un monde sceptique, - de la réalité d'une étrange procession de morts. Chaque année, à la nuit des Quatre-Temps, toutes les âmes en peine de la vallée de Conches et d'ailleurs, passent sur le glacier d'Aletsch, précédées d'un prêtre, et accompagnées d'une lugubre musique. Malheur au curieux qui veut aller sur l'alpe la voir défiler. S'il ne perd pas la vie, il conservera tout au moins une infirmité quelconque. Jost, Johann le savent par leur expérience personnelle.

Pendant qu'ils rappellent leurs souvenirs, la jeunesse du village est entrée dans l'auberge, gaie, turbulente. Le plus joyeux est Franz Imhof, qui fut un des amoureux de Monique, la fiancée de Carl. Celui-ci le hait, car c'est lui qui a fait courir à Ernen de fâcheux bruits sur la défunte. Cependant, le fils Platten, qui est entré à son tour, se contient. Devant lui, toujours sombre, on rit, on chante. Mais voici que Carl s'oppose à l'exécution d'une valse qu'affectionnait Monique. Il croit qu'on veut se jouer de sa douleur. Franz, qui proteste, ne fait qu'exciter sa colère. On a peine à séparer les deux ennemis.

Franz est parti. Carl dit aux vieux qu'il ira avec eux couper du bois sur l'alpe le lendemain et le surlendemain, qu'il passera ainsi la nuit dans son chalet, au bord du glacier. La nuit

prochaine, c'est la nuit des Quatre-Temps, la nuit de la procession des morts. Certains propos de Carl effrayent sa mère. Celle-ci le prie de renoncer à son projet, de redescendre avant la nuit. Il persiste, et dans un adieu touchant à sa mère, on devine la détermination suprême.

Au deuxième acte, nous sommes sur la montagne. Tous les gens se hâtent de couper leur bois, sauf Franz qui bavarde et Carl dont la pensée est bien ailleurs qu'à sa besogne. Vers le soir, un nouvel incident surgit. Dans un accès de méchanceté, Franz crie au fils Platten que Monique était indigne de lui, et qu'il n'a pas cessé ses visites auprès d'elle. Carl veut le frapper, mais on les sépare de nouveau.

Cependant, les montagnards redescendent tous, à l'exception de deux qui restent avec le malheureux fiancé. Mais eux-mêmes furent bientôt épouvantés : ils voient venir la procession des morts. Carl la voit aussi, il l'entend se livrer à une danse macabre, et parmi les danseuses revêtues d'un blanc suaire, il reconnaît Monique. Il l'appelle, puis il a peur et il s'enfuit dans son chalet. Elle l'y poursuit, et un dialogue impressionnant s'engage entre eux, pendant qu'au dehors le vent souffle en tempête : ce sont les voix des morts qui pleurent et chantent sur l'air du *Miserere*. Dans le dialogue, Carl s'efforce d'apprendre si vraiment sa fiancée était sans tache et lui avait été fidèle. Au dehors, les voix psalmodient :

« Malheur à qui voudrait profaner une tombe.  
Nul ne doit toucher le voile qui retombe  
Sur ceux qui sont entrés dans l'éternel mystère.  
Les morts ont leur secret, les morts doivent se taire. »

Néanmoins, pressée de questions, Monique finit par répondre qu'elle a trop sacrifié au plaisir, que Franz n'a pas menti. Carl alors veut la chasser : « Ame pécheresse, Dieu t'a maudite, je te... » Mais au dehors, une voix lui dit : « Prends garde ! » Sa malédiction ne s'achève pas. A ce moment l'aube est venue. Du fond de la vallée, les cloches font monter l'Angelus vers l'alpe. Carl songe à sa mère, qui prie pour lui ; il se met à genoux. Monique attend qu'un mot de pardon sorte de ses lèvres. Mais rien. Elle disparaît alors sur le glacier. A peine a-t-elle franchi le seuil du chalet que son amant se relève et la cherche. Il sort à son tour, courant comme un égaré, pour lui crier le pardon qu'elle a vainement désiré. Il ne reviendra pas.

Le samedi a passé. Seul de tous les montagnards, Carl n'est pas rentré. On s'inquiète, parce qu'on sait qu'il a vu la procession des morts. Une équipe de sauveteurs est allée à sa recherche. Elle n'est pas revenue dimanche matin. A l'heure de la messe, Elise se rend à l'église pendant que son vieil ami Johann attend le porteur de nouvelles. C'est Franz qui arrive le premier, et les nouvelles qu'il apporte sont navrantes. Carl a bien été retrouvé, mais mort, au bord du glacier, sans que son corps porte une seule blessure. Que s'est-il passé ? La mort a pris Carl pendant qu'il courait après l'ombre de Monique.

La messe est terminée. Elise revient à son foyer désert. Elle interroge Johann. Celui-ci n'ose parler. Elle espère encore, elle s'agenouille sur la place au pied du crucifix, et adresse au Christ un appel suppliant. Elle va rentrer. Mais un fou, Valentin, lui crie : « Il est mort, Elise, regarde, ton fils est mort. » Et la malheureuse mère, se retournant, voit apporter le corps inanimé de Carl. Elle se jette sur lui avec un cri désespéré : « Mon fils ! mon fils ! »

- « Que la volonté de Dieu soit faite », dit Johann ; et le rideau tombe sur cette scène douloureuse.

Tout sec qu'il est, ce résumé laisse entrevoir, pensons-nous, la noblesse de l'inspiration, comme aussi la simplicité de l'exposition et la beauté scénique du drame. Ce n'est pas cependant qu'il soit parfait. Il y a des longueurs, et le troisième acte - le dialogue entre Carl et Monique - se prolonge trop. Il a été réduit depuis les premières représentations, nous dit-on. Il gagnerait encore à l'être davantage. L'ombre de Monique ne devrait qu'apparaître et passer, laissant tomber l'aveu fatal, en quelques traits nettement marqués.

On peut se demander également si le drame ne pourrait pas être réduit en trois actes, en avançant au premier acte la déclaration malheureuse de Franz qu'il n'y a guère de raison de retarder au second. L'auteur arriverait par là à fusionner le deuxième et le troisième acte, en faisant disparaître quelques invraisemblances de mise en scène. On comprend malaisément la danse des morts dans un chalet, alors que la scène importante se déroule dans un autre. Mais il est possible que nous ayons tort. Cette re-fonte, d'ailleurs difficile aujourd'hui que le drame est publié, permettrait peut-être moins à l'intérêt de grandir régulièrement.

Un rôle qui ne nous a pas satisfait est celui du berger Valentin. C'est un rôle odieux, le seul vraiment pénible de la pièce. Il nous semble une faute de goût. « Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des Cieux leur appartient. » Le moyen-âge catholique se souvenait de cette parole. Pour lui, le fou, l'innocent était un être respecté, et jamais un enfant ne lui aurait jeté des pierres, comme le Marie-Joseph de M. Morax. Valentin existe sans doute de nos jours, on l'a vu rôder dans nos villages. Mais les méchants qui ont dénaturé son caractère ne sont pas les pieux montagnards qui croient à la procession des morts du glacier d'Aletsch. Cette figure est d'un autre âge : elle ne devait pas être ici, surtout pour remplir le rôle détestable que Valentin joue à la fin du drame.

Ici nous touchons au défaut principal de la pièce de M. René Morax. *La Nuit des Quatre-Temps* manque d'hommes. Nous y voyons des vieillards qui geignent, des femmes qui pleurent, des jeunes gens qui s'amuse ou qui perdent la tête, mais pas un homme de volonté réfléchie, de sang froid, pas un homme qui fasse entendre une parole vraiment opportune, forte, chrétienne. Or, cet homme, il était tout indiqué. C'était le prêtre. C'était lui qui devait annoncer à Elise Platten la mort de son fils, et M. Morax eût pu tirer de son intervention une scène extrêmement émouvante.

Si nous relevons cette lacune, ce n'est pas pour en faire un reproche à l'auteur. Nous croyons en effet que si le prêtre ne paraît pas dans son œuvre, c'est par un excès de délicatesse. Très respectueux de notre religion et de nos cérémonies, alors même qu'il les saisit imparfaitement, M. Morax, écrivant pour un public protestant, n'a pas voulu encourir le risque d'une critique de notre part ou d'un sourire de ceux qui ne partagent pas nos convictions.

Ce scrupule honore M. Morax et nous tenons à le relever. Il nous sera permis de dire cependant qu'il est excessif et que l'écrivain aurait pu certainement remettre le prêtre à sa place naturelle, en évitant les deux écueils redoutés. Nous disons : à sa place naturelle. Il est en effet absolument invraisemblable, que dans une population aussi pieuse que celle d'Ernen, un événement aussi tragique se soit déroulé sans une intervention quelconque du prêtre. Celui-ci avait le devoir naturel et inévitable de préparer la mère à recevoir le corps de son fils, de reconforter les malheureux acteurs de ce drame, et de tirer de cette tragédie la leçon qui en découle et qui n'est pas mise en relief.

Le prêtre écarté, M. René Morax a dû se rejeter sur Valentin. Il nous devait mieux. C'est pourquoi son drame, quelque belle qu'en soit l'allure, quelque originale et saine qu'en soit la donnée, ne peut nous satisfaire entièrement.

Nous ne serions pas complet si nous ne mentionnions les décors, dessinés par M. Jean Morax, le frère de l'écrivain, avec la sobriété et l'originalité qu'on lui connaît. Le décor du glacier d'Aletsch, en particulier, est d'un effet ravissant.

Maxime REYMOND.